

Mais j'ai lu des critiques qui...

Marie-Noëlle Ryan

Numéro 31, février–mars–avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ryan, M.-N. (1988). Mais j'ai lu des critiques qui.... *Nuit blanche*, (31), 38–39.

MAIS J'AI LU DES CRITIQUES QUI ...

par Marie-Noëlle
Ryan

Jacques-André Boiffard, sans titre, 1930.

De la critique à l'auto-critique, il n'y a qu'un pas ou, du moins, devrait-il n'y avoir qu'un pas. S'inspirant de l'aventure exemplaire de l'École de Francfort, Marie-Noëlle Ryan nous invite à le faire. La position de la critique est fondamentalement litigieuse puisqu'elle vient nécessairement après ce qu'elle est appelée à commenter, applaudir et décrier. Crise et critique ne sont finalement que les deux stades concomitants d'un même procès. À ce procès, la poursuite, la défense et le jury n'ont souvent qu'une seule et même tête.

Le critique de la culture est mécontent d'une culture sans laquelle son malaise serait sans objet. Il parle comme s'il représentait soit une nature intacte, soit un stade historique plus évolué, et pourtant il ne peut être différent de ce qu'il traite de si haut. Le critique de la culture ne peut éviter qu'on le crêpe de la culture dont il déclare l'inexistence. Sa vanité vient au secours de celle de la culture: jusque dans son geste accusateur, il maintient l'idée de la culture en l'isolant de façon dogmatique, sans jamais la remettre en question. L'attitude du critique de la culture lui permet par sa différence de s'élever théoriquement au-dessus du désastre régnant, quoique bien souvent il soit simplement en retard.

T. W. Adorno, *Prismes*, passim

Et toc! Comment rêver d'une formule plus à propos, au moment où les débats sur l'état critique de la culture contemporaine se multiplient!? Elle désigne avec une accablante acuité les paradoxes du brouhaha déployé autour de la question de la qualité des productions culturelles, issues de la terrible industrie du même nom, ainsi que sur la difficulté de penser, hors des trop stériles polémiques, une époque dont nous sommes aussi les acteurs.

La déconfiture de la culture

La grande difficulté au fond, dans l'affaire «Où va la culture?», c'est qu'il y a maintenant trop d'inconnues

dans l'équation: notre *culture* n'est plus simplement ce fier cumul des œuvres et des traditions, mais aussi tout ce qui nous en sépare, tout ce qui a changé et change encore, en nous et hors de nous, depuis l'avènement de cette impériodisable *modernité*. Ce n'est peut-être pas tant la création qui est en *crise*, que les savoirs et jugements dont on l'affecte inlassablement. Il ne s'agit plus simplement de juger ce qui serait ou non de la culture (*le rock n'est pas créateur, la bande dessinée est un art*, etc.) mais de chercher à penser et comprendre ce que pourrait être cette culture que nous produisons et qui nous travaille en retour. Reste alors à trouver les moyens, sinon le courage, de réfléchir à ce qui, au-delà de l'infinie procession des modes et du gargarisme des étiquettes, est viable ou désuet dans les idées et les *pratiques* de la culture que nous avons transportée depuis d'autres siècles — cela sans tomber dans le piège inverse qui consiste à faire de n'importe quel objet de divertissement, sous prétexte de sa contemporanéité, un objet *culturel*, au même titre que les produits des recherches véritablement créatrices.

Cela est d'autant plus difficile que tout nous entretient précisément, de plus en plus, dans la facilité et le confort des plaisirs instantanés, des velours esthétiques et des séductions mort-nées, que la vitesse et la quantité de la production des objets culturels ont déjà profondément affecté notre rapport à la culture. Le *short and sweet* domine au palmarès de nos exigences et de nos attentes, module même jusqu'à nos jugements de goût: qui peut avoir encore la patience de lire une revue ou un livre *mal* présentés, des articles trop longs, trop *compliqués* (ou trop sérieux!), non découpés en petites colonnes, comme autant de bouchées, et intercalées d'images (de préférence)?

Qui sait si, avec le temps, cette «paresse» n'ira pas jusqu'à héberger notre faculté critique sous son toit? On prend aujourd'hui si facilement le pli d'être pris en charge qu'on renonce à l'effort de l'auto-découverte, de la réflexion, au-delà de ce qu'on lui demande. Les critiques, elles, font si bien le reste, nous informant sur ce qui mérite notre attention et sur ce qui ne devrait pas exister qu'on en viendra peut-être à ne plus éprouver le besoin d'y aller voir tout seul. Depuis le creux qui va s'agrandissant entre le rythme effréné des productions et celui de nos petites vies, le manque de temps et de moyen surgiront de plus en plus comme galantes et légitimes excuses.

Vous avez dit «critique»?

La citation a bien meilleur goût... On fera avec l'époque en citant Gilles Pellerin qui, dans la présentation du n° 25 de *Nuit blanche* citait Ionesco (*Non*), qui citait lui-même Jean Larinotte, *De la méchanceté avant toute chose*: «De toute la production mondiale sur une année, 80 % des titres disparaissent l'année même de leur parution, 10 % ont encore du succès au bout de 2 ans, 6 % au bout de 6 ans, 2 % au bout de 10 ans, 0,2 % au bout de 20 ans, 0,002 % au bout de 100 ans. Par conséquent, un critique qui se montre *sévère* envers tout ce qui paraît et qui s'en tient à cette attitude monotone coûte que coûte aura d'emblée raison dans 80 % des cas».

Éloquentes statistiques qui trouvent un triste écho dans l'actuelle crise du livre français³. Mais elles devraient aussi bien faire réfléchir à ce qu'est devenu la démarche et le rôle des «critiques» aujourd'hui, et forcer l'interrogation sur des distinctions souvent négligées entre l'information, le commentaire et l'analyse.

Plus souvent qu'autrement, les critiques officiels investissent plus de temps à produire des descriptions, commentaires et jugements de valeur que d'efforts pour encourager une analyse et un examen effectifs des objets culturels. Les confusions s'accroissent au rythme de cette surproduction d'informations, voire de publicité, qui empêche d'identifier les enjeux réels des œuvres contemporaines (littéraires, plastiques, musicales ou autres). Habités que nous sommes à les tenir pour des objets de consommation et de jouissance — sûrement parce qu'elles le sont *aussi*, trop souvent —, nous oublions dans les tourbillons médiatiques que les œuvres engagent un véritable travail de connaissance et de réflexion. Et c'est précisément ce travail qu'il revient à la démarche critique de creuser. Les œuvres sont des objets qui contiennent et nourrissent des «savoirs» à explorer. Objets *vivants* toutefois, à l'image de ceux qui les produisent: *étonnants* et *prévisibles*, *faibles* et *puissants*, *cohérents* et *contradictaires*. Mais, surtout, irréductibles à ces séduisantes verroteries qu'on voudrait bien pouvoir en faire.

Encore un effort!

S'il est peut-être vain de prétendre penser ce qu'est et ce qui fait notre culture, il est néanmoins certain que les efforts vers la réflexion ne pourront que nous rapprocher du sens de ce que nous vivons maintenant. À la condition toutefois de vouloir y être disponible et de cesser de se suffire du cumul des stimuli et informations quotidiens à partir desquels on s'imagine connaître les objets, simplement parce qu'on les *reconnaît* (au compte de quoi on est tous critiques de ceci et de cela, croyant se situer qualitativement au-dessus des œuvres en les jugeant sans les analyser).

Le travail critique n'implique en rien des revendications élitistes du «Grand Art», ni même un rejet des productions dites commerciales, peu s'en faut, mais le questionnement de nos attentes, de nos critères et de nos exigences. Car pour qui attend de la culture qu'elle le divertisse, et lui évite tout geste de retour vers elle, il est bien évident que ces questions sont de trop. ■

Marie-Noëlle Ryan avait fait paraître «L'hiver culturel» dans notre livraison consacrée aux jeunes écrivains québécois (n° 20, 1985). Elle vit présentement à Berlin.

1. Notamment *L'ère du vide* de Gilles Lipovetsky (Gallimard, 1983), *La défaite de la pensée* d'Alain Finkielkraut (Gallimard, 1987), *La barbarie* de Michel Henry (Grasset, 1987) *L'âme désarmée* d'Allan Bloom (Julliard, 1987), *Éloge des intellectuels* de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 1987) et le n° 100 d'*Artpress* intitulé «De la mort de l'art à la mode dans l'art et comment s'en sortir».

2. Dont acte... On connaît à *Nuit blanche* comme ailleurs les incontournables contraintes du marketing.

3. L'industrie du livre en France a tellement misé sur la mathématisation du marché «culturel» (sans compter avec l'importance grandissante des médias notamment), qu'elle doit faire face aujourd'hui à une grave réévaluation de ses structures. Depuis un an, les retours des livres aux éditeurs a presque doublé. D'ici un an, on prévoit la faillite de plus de 1000 libraires. À tant chercher à industrialiser la culture, on s'est mis à la produire en serres, comme les fruits et les légumes, sans toutefois lui laisser le temps de bien mûrir.